

Ceci est la version préliminaire de l'article publié dans Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier, dir., *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours en littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 35-50.

## **Du parcours nomade à l'errance : une figure de l'entre-deux**

Rachel Bouvet  
Université du Québec à Montréal

Parcours... le terme suscite d'emblée une image de mouvement, une trace, un chemin, déjà balisé ou dessiné en cours de route, une marche, un voyage ou une traversée. Transposée sur un plan plus général, en termes anthropologiques par exemple, l'idée de parcours évoque le nomadisme et renvoie ainsi au temps des origines, ou aux tribus de plus en plus rares qui arpentent encore la planète. Du nomadisme à l'errance, il n'y a qu'un pas, semble-t-il, mais ce pas est lourdement chargé de sens. Le dictionnaire lui-même fait du nomade et de l'errant des synonymes<sup>1</sup>. Pourtant, à y regarder de près, la conception de l'espace sous-jacente à ces deux êtres du mouvement diffère grandement. Le premier sait où il va, il suit un tracé déjà connu, ou en partie, un itinéraire conservé dans la mémoire de la tribu; il connaît l'environnement et y trouve des repères facilement, des signes qui lui permettent de continuer son chemin. Le parcours nomade est tributaire des ressources, de la présence d'îles, de forêts ou d'oasis, de la végétation ou de la force des vents, des puits ou des courants, des habitudes aussi, qui sont fortement ancrées dans la mémoire des communautés. Le second, au contraire, ignore encore où ses pas le mèneront; soit il est en fuite, et dans ce cas le moment marquant de son parcours est le point de départ, ce lieu qui reviendra

---

<sup>1</sup> *Petit Robert* : NOMADE : Qui n'a pas d'établissement, d'habitation fixe, en parlant d'un groupe humain. V. **Ambulant, errant, instable, mobile**. *Peuple, population, tribu nomade*.

## PARCOURS NOMADE À L'ERRANCE: UNE FIGURE DE L'ENTRE-DEUX

hanter la mémoire, de manière lancinante, chargé des peines, des souffrances, des rancœurs liées aux motifs de la rupture; soit il est en quête d'autre chose, et dans ce cas il se laisse facilement distraire de la route par le paysage, par une idée, par des mots; son regard s'oriente vers l'avant, vers l'inconnu, il est tendu vers l'horizon. Si l'on connaît des histoires tragiques de peuples déplacés, voués à l'errance, le trajet erratique peut également prendre la forme du parcours solitaire, non fixé d'avance, inventé en cours de route et allant de pair avec le mouvement de l'écriture. Pour bien comprendre les liens qui à la fois unissent et séparent le nomadisme et l'errance, pour bien saisir les caractéristiques distinctes de chacun des parcours en jeu, il s'avère nécessaire de faire un détour par une autre opposition, beaucoup plus forte celle-là, puisqu'elle confronte deux frères ennemis depuis la nuit des temps (depuis la Bible, au moins) : le nomade et le sédentaire. Cette étude vise donc à observer un phénomène relativement récent: la superposition des figures du nomade et de l'errant, la relance qui s'effectue de l'une à l'autre, l'élaboration d'une figure de l'entre-deux. Je m'appuierai sur la fiction, particulièrement sur deux romans de Malika Mokeddem, écrivaine algérienne d'origine nomade : *Les hommes qui marchent*, publié en 1990, et *Le siècle des sauterelles*, datant de 1992, qui évoquent chacun à leur manière le Sahara et la rupture avec le mode de vie nomade, avant d'aborder la question du nomadisme intellectuel.

### Parcours et itinéraire nomade / surfaces et frontières de la sédentarité

Il est des espaces qui d'emblée appellent un parcours, qui impliquent un mode de vie nomade. Vivre dans le désert, sur l'océan, sur les flancs des hautes montagnes, dans le Grand Nord, nécessite une longue expérience des lieux et des manières de les traverser, des points de repère, des itinéraires établis d'avance. Les populations nomades, de même que les marins au long cours, possèdent ce savoir géographique, qu'ils se transmettent de génération en génération. Dans ce mode de vie en voie de disparition, l'être humain s'adapte à l'environnement plutôt que de le façonner de manière à le rendre habitable. Le parcours apparaît donc comme un élément essentiel du nomadisme, un élément *premier*; il est issu du mouvement, de la mobilité, qui déterminent le rapport de l'être humain à son environnement. C'est en fonction de l'itinéraire à suivre, en fonction de la position des étoiles dans le ciel, des points

## NOMADES, VOYAGEURS, EXPLORATEURS, DÉAMBULATEURS

cardinaux, des éléments du paysage servant de points de repère que le nomade appréhende les lieux. La catégorie mentale prépondérante dans sa construction sémiotique de l'espace est donc le parcours, l'itinéraire, une ligne dont il faut connaître tous les points avant de la suivre, une ligne qui se répète, de génération en génération, avec quelques nuances, quelques changements mineurs. Comme le rappelle Kenneth White dans ses *Déambulations dans l'espace nomade* :

Dans le nomadisme, existe un rapport à la terre qui n'est ni de l'ordre de l'exploitation (« ressources naturelles »), ni de l'ordre de la sacralisation, que celle-ci prenne la forme d'un mythe généalogique (totémisme du territoire), ou d'un rituel de sacrifices expiatoires aux dieux du sol. Le rapport est de l'ordre du parcours, de l'itinéraire. On ne plante pas, on ne prie pas — on prend des repères : tel rocher, telle crête, tel arbre...<sup>2</sup>

Le parcours ne se matérialise pas sous la forme de la route goudronnée, ou même du chemin creux, dans les régions sablonneuses ou pierreuses du désert – les routes qui sillonnent actuellement le désert n'ont pas été construites par des nomades – autrement dit, la catégorie mentale ne donne pas lieu à une construction d'ordre utilitaire, de même qu'elle ne s'élabore pas de manière mimétique à partir d'un objet réel. Si parfois elle donne lieu à des réalisations, celles-ci sont d'ordre esthétique, ainsi qu'en témoignent les différentes figures géométriques ornant les tissus, les tapis, les objets. La ligne demeure un signe abstrait, bien ancré dans la culture, elle fait office de guide pour la tribu. Lors du déplacement, d'autres signes se créent, mais ceux-ci sont de l'ordre de la trace, de l'éphémère, ce sont des signes destinés à s'effacer, à disparaître. Comment s'étonner du fait que la trace du campement laissée par la caravane ait pu en d'autres temps devenir le motif déclencheur du poème, que les cendres laissées par le feu de camp aient pu fournir à l'homme l'occasion d'évoquer la disparition de la bien-aimée, repartie avec sa tribu vers d'autres horizons ? Jusqu'à maintenant, ces traces évanescentes marquent l'imaginaire arabe de leur empreinte indélébile. Comme autre exemple du lien très étroit qui unit la littérature et l'espace nomade, on peut évoquer les chants des pistes des aborigènes australiens,

---

<sup>2</sup> Kenneth White, *Déambulations dans l'espace nomade*, Arles, Crestet Centre d'art/Actes sud, 1995, p. 20.

## PARCOURS NOMADE À L'ERRANCE: UNE FIGURE DE L'ENTRE-DEUX

qui ont tellement fasciné Bruce Chatwin. La mémoire des lieux a pour support le chant, appris par cœur dès le plus jeune âge, et chacun des membres de la tribu a la responsabilité d'incarner l'un de ces chants, autrement dit, de refaire l'itinéraire décrit par le chant afin d'assurer la vie de la terre. Le chant ne se borne pas à désigner le parcours, à donner des informations sur la route à suivre : l'aborigène doit à la fois chanter et marcher, les deux actions se complètent, le parcours se réalise physiquement en même temps que le chant se déploie. Le rapport à l'espace détermine en quelque sorte le rapport à la parole, puisque c'est dans le but de garder la terre en vie, la tribu en vie, que l'aborigène australien part sur les pistes, guidé par le chant<sup>3</sup>.

Cette conception de l'espace en termes de parcours et d'itinéraire s'oppose bien entendu à celle qui est la plus largement répandue sur la planète, à savoir la conception sédentaire, qui privilégie la surface plutôt que l'itinéraire et qui fait de la ligne une ligne fermée, fixe, un tracé sur le plan du cadastre, un pointillé indiquant précisément la frontière entre deux pays, une ligne qui se matérialise sous la forme de la route, du chemin de fer ou du chemin creux, mais aussi sous la forme de barrières délimitant les propriétés, de haies séparant les champs, de murs érigés par mesure de protection ou d'intimidation. L'espace est ici conçu comme une surface à occuper, à habiter, à remplir d'une présence humaine, à aménager dans le but d'y construire des habitations, bref comme un lieu. Provenant du latin « locus », le lieu est l'endroit que l'on habite, qui nous est familier, à l'opposé de l'espace, du latin « spatium », qui désigne un intervalle chronologique ou topographique séparant deux repères, ce qui est éloigné, distant, mal connu. Selon Paul Zumthor, c'est « un vide à remplir. On ne le fait exister qu'en le parsemant de sites<sup>4</sup>. » Dans un univers sédentaire, le parcours se fait d'un lieu à un autre et occasionne la construction de voies, l'élaboration de balises.

La coexistence sur la planète de deux conceptions aussi différentes de l'espace a donné lieu à toute une série de réactions, de part et d'autre; elle a notamment joué un rôle important dans l'évolution de l'imaginaire

---

<sup>3</sup> Voir à ce sujet Bruce Chatwin, *The songlines*, New York, Penguin Books, 1988; de même que l'étude que lui a consacrée Jean-François Gaudreau, « Texte littéraire et nomadisme: le paradoxal récit de Bruce Chatwin », Mémoire de Maîtrise en Études Littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2002.

<sup>4</sup> Paul Zumthor, *La mesure du monde*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1993, p.51.

## NOMADES, VOYAGEURS, EXPLORATEURS, DÉAMBULATEURS

du désert, dans lequel la figure du nomade occupe une place prépondérante. En tant que mode de vie diamétralement opposé au mode de vie sédentaire, le nomadisme est vite apparu comme une figure de choix, dans laquelle l'altérité pouvait se réfléchir, un miroir dont le rayonnement susciterait une meilleure connaissance de soi. Car il ne faut pas se leurrer, la fascination pour le nomadisme a longtemps servi aux sédentaires à mieux se définir, à mieux comprendre leur propre relation à l'environnement, leur propre rapport au monde; le désir de l'ailleurs, de découvrir un autre mode de vie, de faire l'expérience de l'altérité n'ont joué dans la constitution de cet imaginaire collectif qu'un rôle tout à fait secondaire. Ceci est particulièrement vérifiable dans le cas des nomades du Sahara, qui ont été vus successivement comme des barbares, puis comme des philosophes, avant d'être considérés comme les derniers hommes libres — ce qui avec le recul peut paraître un véritable tour de force. Au moment où les sociétés européennes commençaient à se définir comme des sociétés civilisées, à s'appuyer sur le concept de civilisation pour justifier leur développement, les bédouins ont été identifiés comme des individus n'ayant pas encore accédé à ce stade, comme des barbares restés au stade primaire de l'évolution humaine. Quelques décennies plus tard, alors que les esprits s'échauffaient autour du fameux débat entre nature et culture, les Touaregs ont donné l'image de philosophes innés, passant leurs journées à méditer, à recueillir la sagesse du désert. Puis, l'imaginaire européen a fait d'eux des hommes libres et rebelles ne connaissant pas les chaînes du progrès et de l'industrialisation dont les Occidentaux se sentaient de plus en plus prisonniers<sup>5</sup>. Dévalorisée ou fantasmée, la figure du nomade a donc connu plusieurs avatars, dont le dernier en date révèle une certaine confusion entre nomadisme et errance.

### L'errance et le nomadisme fantasmé

Comme le souligne Jean-Didier Urbain, sociologue et auteur d'essais sur l'imaginaire du tourisme et du voyage,

Assimiler le nomadisme à l'errance, c'est le plus grave contresens que l'on puisse faire. Un nomade, c'est tout sauf un errant, un vagabond. Sa circulation est réglée, anticipée,

---

<sup>5</sup> Voir l'article de Sarga Moussa, «Le bédouin, le voyageur, le philosophe», *Dix-huitième siècle*, n°28, 1996, p.141-158, de même que le livre d'Hélène Claudot-Haward, *Touaregs. Apprivoiser le désert*, Paris Gallimard, coll. «Découvertes», 2002.

## PARCOURS NOMADE À L'ERRANCE: UNE FIGURE DE L'ENTRE-DEUX

programmée en quelque sorte, par des impératifs très précis, qu'ils soient pastoraux, commerciaux ou autres. C'est un homme de la répétition, ce n'est pas un aventurier. Je pense même que le nomade est aux antipodes de notre notion de voyage (...). Il ne devient voyageur que dans le regard de l'autre (...). Autant l'Orient a été fantasmé par l'Occident au XIX<sup>e</sup> siècle, autant c'est le nomadisme qui est fantasmé aujourd'hui.<sup>6</sup>

Le nomadisme et l'errance semblent donc relever d'une opposition tranchée : d'un côté, une série d'habitudes culturelles, une connaissance du terrain, une mémoire des lieux conservée dans la communauté, servant à guider, à orienter la marche de la tribu. Un mouvement effectué par un groupe humain, un itinéraire répétitif, d'abord suivi par les ancêtres, puis modifié en fonction des nouveaux impératifs, du tarissement des puits, de la désertification de certaines régions, de la construction d'agglomérations, de conflits, etc. De l'autre côté, l'errance, un parcours qui se définit avant tout par la rupture, avec un groupe ou un lieu, par l'absence d'itinéraire fixe, par le caractère imprévisible du trajet, fluctuant au gré des objets rencontrés en cours de route. L'errance peut concerner un peuple, contraint à quitter son territoire, voire sa cité, ou encore un individu isolé, quittant un univers sédentaire ou nomade. Les cas de figure sont beaucoup plus nombreux que dans le cas du nomadisme qui, s'il est vécu différemment selon les peuples concernés, repose toujours sur certaines caractéristiques. Impossible de faire la même chose dans le cas de l'errance, qui peut se produire au cours d'un voyage, ou encore d'une promenade. Comment en est-on venu à confondre ces deux types de parcours ? Jean-Didier Urbain affirme que

L'Occident trouve aujourd'hui dans le nomade la substance à une rêverie qui est celle-ci : la mobilité, c'est l'acte anti-social par définition. En tout cas, par rapport à un ordre social qui, justement, assigne de tous côtés à résidence. C'est ça, la force de cristallisation de l'image du nomade, par opposition à notre culture du territoire, de l'installation, de la

---

<sup>6</sup> Jean-Didier Urbain, « Entretiens avec Jean-Marie Porte », *Trek magazine*, no 4, sept-oct. 1999, p. 51.

## NOMADES, VOYAGEURS, EXPLORATEURS, DÉAMBULATEURS

cartographie, de la délimitation des espaces et de leurs usages, etc.<sup>7</sup>

La figure du nomade serait donc liée à une certaine rébellion envers l'ordre établi chez les sédentaires, à un désir de se soustraire au lieu habité, modèle gouvernant le rapport à l'espace. Du même coup, le nomadisme fantasmé n'a que peu de choses à voir avec le nomadisme tel qu'il est pratiqué depuis l'aube des temps. Lorsque l'Occidental se rend dans le désert, c'est parce qu'il est épris d'aventure et qu'il recherche le dépaysement. Lorsque le nomade parcourt le désert, ce n'est pas par choix, c'est par habitude. L'articulation repose sur l'antithèse entre le sédentaire, contraint d'habiter un lieu, et le nomade, libre soi-disant de se rendre là où il veut. À cette structure antithétique qui gouverne très souvent les rapports d'altérité, il faut ajouter que le nomadisme peut maintenant être considéré comme un mode de vie en voie de disparition : en effet, au cours des derniers siècles, les populations nomades ont été soit décimées, soit forcées à se sédentariser. D'où une tendance à l'idéalisation du nomade, qui disparaît du monde réel pour mieux s'ancrer dans l'imaginaire. Le trait principal de cette figure, la mobilité, se voit dès lors associée à des traits forgés dans un univers sédentaire : l'errance, la rébellion, la liberté.

### Le point de vue nomade

Si l'on peut ainsi étudier la figure du nomade, notamment dans les cultures occidentales, qu'en est-il maintenant de la figure du sédentaire ? Quels sont ses traits ? Se construit-elle, elle aussi, à partir d'une logique binaire de l'altérité ? Étant donné que les communautés nomades s'appuient généralement sur des traditions orales, qui ne traversent que de manière exceptionnelle les limites de la tribu, il est très difficile de connaître ce point de vue. Cela devient possible lorsque des auteurs d'origine nomade, comme Malika Mokeddem, font part de cette perspective autre, où le sédentaire représente la figure de l'altérité par excellence. Ces textes, relevant non pas de l'oral mais de l'écrit — qui

---

<sup>7</sup> *Ibid.*

## PARCOURS NOMADE À L'ERRANCE: UNE FIGURE DE L'ENTRE-DEUX

comme on le sait, est une invention des sédentaires<sup>8</sup>—, se situent d'emblée à la croisée de deux imaginaires. Le point de vue initial dans son roman intitulé *Les hommes qui marchent* est celui d'une vieille femme nomade dénommée Zohra, qui a dû se fixer avec sa tribu dans un village en bordure du désert, à Kénadsa. Cette sédentarisation forcée est vue comme une déchéance : « La plus grande épidémie s'était abattue sur les nomades. Une épidémie paralysante. Celle qui mange la liberté, qui rétrécit l'horizon à des murs fermés sur eux-mêmes comme une tombe. Celle qui met du noir devant les yeux et dans la tête : l'immobilité du sédentaire! <sup>9</sup> »

L'isotopie de la maladie, de la paralysie, de la mort et de la noirceur gouverne ici le paradigme de l'immobilité, qui devient le trait caractéristique principal du sédentaire. Face aux « hommes qui marchent », l'autre est d'abord perçu dans son caractère immobile, ainsi que le révèle la phrase suivante : « Les immobiles s'ennuient tellement qu'ils fractionnent même les journées comme j'égrène les perles de mon chapelier pour prier. » (HM, p.33). La conception temporelle qui prévaut chez les sédentaires étonne en premier lieu Zohra, la conteuse, qui passe son temps à ressasser ses souvenirs de la vie nomade et à les faire partager à sa petite-fille, Leïla. Car la conception de l'espace comme itinéraire, comme parcours effectué génération après génération, va de pair avec une conception cyclique du temps, avec une mémoire qui ne fractionne pas la durée, mais qui se transmet par la littérature orale, seule dépositaire du savoir et des légendes de la tribu.

Ils n'avaient que leurs yeux et leur mémoire pour tout instrument d'orientation. Mais ils ne pouvaient pas se perdre. La marche était leur respiration. Le seul risque qui les guettait était le piège de l'immobilité des citadins. Loin d'elle, ils étaient partout dans leur élément. Gens d'espaces et de mouvements, ils n'en admettaient pas les limites. Et s'ils évoquaient parfois celles du temps, c'était pour les mettre aussitôt en abîme en parlant d'éternité. Leur existence

---

<sup>8</sup> On sait que l'écriture est née dans un univers sédentaire, mue par le besoin de répertorier tous les biens. Voir Georges Jean, *L'écriture, mémoire des hommes*, Paris, Gallimard, coll.«Découvertes», 1987.

<sup>9</sup> Malika Mokeddem, *Les hommes qui marchent*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 1997, p. 31. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle HM, suivi du numéro de la page entre parenthèses dans le texte.

## NOMADES, VOYAGEURS, EXPLORATEURS, DÉAMBULATEURS

rejoignait les générations passées et futures de nomades dans l'immatérialité : ils étaient un regard qui planait dans la lumière. (HM, p. 114)

Si les hommes qui marchent sont d'abord et avant tout des « gens d'espaces et de mouvements », en revanche les sédentaires sont des « gens du temps et de l'immobilité », des êtres prisonniers du temps qu'ils cherchent à maîtriser : « Le temps a toujours été le plus serré des nœuds qui enchaînent les rêves des sédentaires. Eux, les perclus en un lieu donné, leur vie durant, ne pensent que vitesse et maîtrise du temps qui fuit<sup>10</sup>. »

Immobile, le sédentaire apparaît comme un être qui se cache entre des murs, et dont la vie est dépravée : « Curieux personnages que ceux qui vivent entre des murs. Ils doivent y cacher bien des actes licencieux. » (HM, p. 17). Zohra apprendra malgré tout à vivre entre des murs, à y trouver refuge notamment lors des agressions de l'armée coloniale, mais ce qui subsiste dans ses rêves, c'est l'image idéalisée du nomade :

Des gens droits et généreux, mais si fiers et si durs ! Ce sont des hommes qui marchent. Ils marchent tant que la vie marche trop vite en eux. Ils sont, sans doute, à la recherche de quelque chose. Ils ne savent pas quoi et pressentent même qu'ils ne la trouveront jamais. Alors ils se taisent et avancent. Peut-être qu'ils ont l'intelligence des premiers humains qui comprirent que la survie était dans le déplacement. Celle des derniers hommes qui fuiront les apocalypses des cités. Celle des rebelles de toujours qui jamais n'adhèrent à aucun système établi. Maintenant je crois que leur marche est une certaine conception de la liberté. (HM, p. 24-25)

Toile de fond de cette évocation, le mythe des origines nomades de l'humanité relaie les images du rebelle et de la liberté, dans lesquelles semblent se cristalliser aujourd'hui la figure du nomade. Si l'on doit se garder d'assimiler le nomade à l'errant, geste qui entraîne inévitablement

---

<sup>10</sup> Malika Mokeddem, *Le siècle des sauterelles*, Paris, Ramsay, coll. « Le livre de poche », 1992, p. 234-235. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle SS, suivi du numéro de la page entre parenthèses dans le texte.

## PARCOURS NOMADE À L'ERRANCE: UNE FIGURE DE L'ENTRE-DEUX

une réduction de l'autre, il serait dommage de ne pas tirer profit de la réflexion sur le nomadisme, mode de vie plaçant le parcours au centre de l'activité humaine, pour s'interroger sur les limites de la vie sédentaire et sur les différentes manières d'être au monde. Envisager le nomadisme autrement dit dans le cadre d'une démarche heuristique, qui tente de revisiter le rapport à l'espace, de s'inscrire dans cet entre-deux qui se dessine entre le nomadisme et la sédentarité, entre le nomadisme et l'errance. Pour explorer cette figure de l'entre-deux, commençons par nous tourner vers certains personnages de la fiction.

### Une figure de l'entre-deux

*Le siècle des sauterelles* raconte l'histoire d'un homme, Mahmoud, ayant quitté très jeune sa tribu pour compléter ses études au Caire. À son retour en Algérie, il tente de fonder une medersa, une école, mais cette entreprise apparaît vite impossible en raison de la colonisation. Il décide alors de réaliser le souhait de sa grand-mère qui voulait être enterrée dans son village natal. Pour ce faire, il se rend à la ferme que possédaient jadis ses ancêtres, désormais occupée par une famille de colons français. L'exhumation du squelette entraîne une série de malheurs, un véritable déchaînement des éléments naturels : tout d'abord, une nuée de sauterelles dévaste la région, ensuite un incendie détruit complètement la maison des colons et tue l'un d'entre eux, des battues sont organisées pour retrouver Mahmoud, considéré à tort comme l'incendiaire, un orage terrible le force à se réfugier dans une maison, où il fera la rencontre de Nedjma, une esclave noire avec qui il s'enfuira, pour vivre en poète en plein milieu du désert. Coupé de sa tribu, recherché par les policiers, le jeune homme est condamné à l'errance, en quelque sorte. Mais cette contrainte l'arrange parce qu'elle lui permet d'habiter la frontière entre le nomadisme et la sédentarité : « Mahmoud ne se percevait qu'entre le sédentaire et le nomade; entre l'oralité, la convivialité des contes et l'envoûtement solitaire de l'écrit; entre fuite et révolte, à la jonction des complémentarités, au point de rupture des contraires... Les entre-deux lui convenaient. » (SS, p. 59) Le désert s'avère être le seul espace à sa mesure, ou à sa démesure, c'est selon.

le besoin indomptable de solitude et d'immensité qui l'habite est, de fait, une sorte d'instinct de survie, une dynamique mystérieuse qui ne l'asservit à la marche que pour le protéger des autres, pour le sauver de lui-même. Au

## NOMADES, VOYAGEURS, EXPLORATEURS, DÉAMBULATEURS

rythme de ses pas ou à la cadence des méharées, il ausculte la démesure des infinis pour se dépouiller des prétentions, des soucis, pour réduire les démangeaisons de l'orgueil. Il puise dans la marche un épuisement salvateur, une sorte d'ivresse des grands espaces dans laquelle il s'absorbe tout entier. Et la nudité des *regs* et *hamadas* épure ses pensées, leur donne une ascèse véritable. (SS, p. 210)

L'étendue désertique joue un rôle prépondérant dans la survie physique et morale des personnages<sup>11</sup>. Si Mahmoud et Nedjma reproduisent à peu de choses près le mode de vie des pasteurs nomades, qui se déplacent avec leur troupeau de moutons, ils ne bénéficient pas de la protection d'une tribu, qui aurait pu empêcher le drame de se produire. En effet, l'événement principal du récit, celui qui ouvre le roman, est un meurtre : Nedjma, restée seule avec son bébé et sa fille de huit ans, Yasmine, pendant que Mahmoud se rend au souk le plus proche pour y vendre des brebis, se fait sauvagement agresser par deux hommes, qui l'étranglent sous les yeux de sa fille, cachée derrière le seul arbre des alentours. Cette dernière en perd l'usage de la parole, et si elle reste en vie, c'est parce qu'elle est comme son père, intimement liée au désert : « La marche lui est un autre corps à corps nécessaire. Un besoin charnel d'éprouver le désert; de se heurter à la pierre, peine des *regs*, de sentir la brûlure de la lumière comme un regard insistant, un appel à la liberté faite divinité. » (SS, p. 202)

Le couple formé par le père et la fille, Mahmoud et Yasmine, rappelle celui formé par l'oncle et sa nièce, Khelil et Leïla, dans l'autre roman. En effet, ces quatre personnages se situent en porte-à-faux par rapport à leur origine nomade, en raison de leur attirance pour l'écrit et leur propension au rêve, deux attitudes non admises au sein de la communauté nomade. Hormis quelques passages qui idéalisent la condition nomade, il faut noter que son portrait est tracé sans complaisance. Les interdits, les brimades, les agressions sont le lot quotidien des nomades, qui refusent

---

<sup>11</sup> Ceci est vrai pour la plupart des romans de Mokeddem. Voir à ce sujet les articles de Lucy Stone McNeece, « La sirène des sables : le degré zéro de l'écriture chez Malika Mokeddem », de Michèle Bacholle, « Écrits sur le sable : le désert chez Malika Mokeddem » et de Mildred Mortimer, « Le désert intérieur et extérieur dans l'œuvre romanesque de Malika Mokeddem » dans le collectif dirigé par Yolande Aline Helm, *Malika Mokeddem : envers et contre tout*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 53-67; p. 69-80; p. 81-92.

## PARCOURS NOMADE À L'ERRANCE: UNE FIGURE DE L'ENTRE-DEUX

les libertés prises par certains membres du groupe, en particulier ceux qui rêvent : « dans ce Sahara où les horizontalités tissent à l'infini des mirages propices aux songes hantés, où l'esprit a un besoin vital d'extravagance pour habiller les aridités, rêver, c'est faire montre d'un manque de bravoure et de virilité. » (HM, p. 13)

Le rêve n'est pas toléré dans cet univers, comme le montre bien l'histoire d'un certain Bouhaloufa, exclus de la communauté en raison de ce penchant, un événement déterminant pour la vieille Zohra, qui se plaît à la raconter à qui veut bien l'entendre. C'est d'ailleurs à partir des récits de sa grand-mère que Leïla, qui n'a jamais connu la condition nomade, se l'imagine. Son refuge préféré se situe sur la Barga, la dune, où elle contemple les immensités sablonneuses, seule ou en compagnie de son oncle Khelil :

Quand le soleil déclinait et que la chaleur se faisait moins torride, ils montaient tous deux à la *Barga*. Perchés sur les rochers blancs qui la dominaient, ils admiraient le paysage. C'était surtout l'*erg*, océan de sable à la longue houle pétrifiée, qu'ils fixaient, subjugués. Seul le vent délivrait ce mouvement de sa paralysie. Sous son souffle, les dunes se mettaient à écumer. Se dressaient en grandes lames rouges. Déferlaient avec rage. Quand le vent s'en allait vers d'autres horizons, la surface des sables gardait une fine ondulation, frémissements arrêtés d'un orgasme cosmique. Face à l'*erg*, l'horizontalité du reg dévidait le silence. Et l'on n'avait que le songe pour ranimer les pensées. Que le rêve pour habiller tant d'aridité. (HM, p. 101)

Une description qui n'est pas sans rappeler celles d'Isabelle Eberhardt, évoquée à plusieurs reprises dans *Le siècle des sauterelles* et apparaissant elle aussi comme une figure de l'entre-deux. D'ailleurs, une citation provenant de ses *Écrits sur le sable* est mise en exergue : « Et je comprends aussi que l'on puisse finir dans la paix et le silence de quelque zaouïa du Sud, finir en extase, sans regret ni désir, en face des horizons splendides. » Est-ce vraiment un hasard si le protagoniste principal a pour nom celui qu'elle se donnait lors de ses pérégrinations dans le désert algérien, Si Mahmoud ? Pas vraiment, puisque Mahmoud raconte souvent à sa fille l'histoire de cette étrangère venue vagabonder

## NOMADES, VOYAGEURS, EXPLORATEURS, DÉAMBULATEURS

dans le désert et que la petite Yasmine en vient à s'identifier complètement à ce personnage légendaire :

il est une histoire où les faits semblent avoir la même importance que le rythme de la narration, c'est celle de la *roumia* Isabelle Eberhardt. Isabelle lui est un mot oiseau aux ailes longues et légères, d'un bleu azuré. « Isa » ne diminue 'aziza' que pour mieux rester au plus tendre de son cœur lovée. Isa gazouille, belle déploie ses deux l et, comme une hirondelle, envole son chant. Eberhardt est âpre et violent, comme un râle de vent de sable, comme la furie des crues des oueds. Pourtant, à l'évocation de ce nom, un doux songe de filiation englobe sa raison. Un songe où une femme marche et écrit. Une *roumia* habillée en bédouin et nimbée de toutes les étrangetés. Alors, déguisée en garçon et mue par une singulière envie d'identification, Yasmine marche sur ses traces, dans la même contrée et dans l'écrit. D'ailleurs Mahmoud le sait bien, qui la lui conte souvent, la *roumia* Isabelle Eberhardt. Et lorsqu'il lui parle d'elle, les yeux de Yasmine se dilatent d'intérêt et sa respiration se bloque comme si tout son être tendait vers cette femme. Comme si à l'appel du récit, elle cherchait à parfaire, par le contact physique, son affectueuse admiration pour cette femme. (SS, p. 157-8)

Devenue adolescente, Yasmine s'habille en garçon pour se soustraire au regard des hommes, elle se rend avec son père à l'oued d'Aïn-Sefra, dans lequel Isabelle Eberhardt s'est noyée, puis au cimetière où elle a été enterrée. Et surtout, son mode d'expression privilégié est l'écriture. Elle devient elle aussi une femme qui marche et qui écrit, ce qui n'est pas bien vu par la communauté nomade. Lorsque son père la laisse aux soins de la tribu, pour tenter de retrouver les assassins de sa femme, elle fait comprendre aux nomades qu'elle veut du papier, ce qui leur semble totalement incongru :

Qu'a-t-on besoin de l'écriture, du linceul du papier pour transmettre des faits ? Au royaume de l'oralité et du nomadisme, les seuls vestiges humains sont les tombes, encore qu'elles ne durent guère bien longtemps. Les sables ne gardent mémoire que des vents. Les sables sont écrits

## PARCOURS NOMADE À L'ERRANCE: UNE FIGURE DE L'ENTRE-DEUX

d'éternité. La parole, elle, est une mémoire vivante. Elle tisse les chaînons brûlants des regards, au fil des générations. (SS, 225)

Oralité et nomadisme, écriture et sédentarité, décidément il semble bien difficile de sortir de la structure d'opposition<sup>12</sup>. Comme le rappelle Zohra la conteuse, au début des *Hommes qui marchent* : « Notre histoire ne se couche pas entre l'encre et le papier. Elle fouille sans cesse nos mémoires et habite nos voix. » (HM, p. 16) Obligée de mettre fin à sa vie de nomade, la parole devient pour elle l'unique refuge, le seul lieu qu'elle accepte d'habiter parce qu'il lui permet de parcourir à nouveau, dans l'imaginaire cette fois, l'espace perdu : « L'immobilité du sédentaire, c'est la mort qui m'a saisie par les pieds. Elle m'a dépossédée de ma quête. Maintenant, il ne me reste plus que le nomadisme des mots. Comme tout exilé. » (HM, p. 11) Si la vieille Zohra n'apparaît pas comme une figure de l'entre-deux, elle joue pourtant un rôle important dans la mesure où elle soutient son fils Khelil, et plus tard sa petite-fille Leïla, dans leur apprentissage de l'écrit, comprenant qu'il s'agit là pour eux du seul moyen de se soustraire à « la paralysie », à « l'immobilité du sédentaire ».

D'autres figures de l'entre-deux pourraient également être examinées dans cette optique : il suffit de penser à Lalla, l'héroïne de *Désert*, de Le Clézio, née dans un bidonville et d'origine nomade elle aussi, attirée par le désert et s'enfuyant à Marseille pour échapper aux lois brutales de la Cité. Son errance recoupe en quelque sorte celle de ses ancêtres, les Hommes bleus dirigés par le cheikh Ma el Aïnine, dont l'histoire est relatée par bribes, dans un entrecroisement de récits. À l'errance d'un peuple, un départ forcé, un exode douloureux connaissant une fin tragique, se superpose l'errance d'une jeune fille, à travers le désert et la cité, les rues de Marseille, une errance magnifiée par le rêve, la contemplation des horizons, les instants magiques où l'être fait corps avec l'environnement.

---

<sup>12</sup> Voir à ce sujet les articles de Nicole Jaouich, « L'immobilité sédentaire et le nomadisme des mots : étude de deux romans de Malika Mokeddem », dans Rachel Bouvet, Virginie Turcotte, Jean-François Gaudreau (dir. publ.), *Désert, nomadisme, altérité*, Montréal, UQAM, Département d'études littéraires, coll. « Cahiers Figura. Texte et imaginaire », no 1, p. 51-65 et de Yolande Helm, « Malika Mokeddem : oralité, nomadisme, écriture et transgressions », *Présence francophone*, no 53, 1999, p. 59-72.

## NOMADES, VOYAGEURS, EXPLORATEURS, DÉAMBULATEURS

On pourrait aussi évoquer les figures de l'entre-deux que l'on rencontre dans le roman de Tahar Ben Jelloun, *La prière de l'absent*, qui relate une longue errance du nord au sud du Maroc, un parcours qui n'a rien du parcours nomade, sauf qu'il fait ressurgir lui aussi de la mémoire l'image du cheikh Ma el Aïnine et qu'il prend fin avec la silhouette des nomades venus recueillir l'enfant que les personnages étaient chargés de conduire. Des personnages énigmatiques, faits de papier et de rêves, impossibles à confondre avec des êtres de chair et d'os, des personnages se définissant avant tout par une force qui les habite, un besoin de partir, de se mettre en route, sans savoir pourquoi, sans savoir ce qu'ils cherchent, des sédentaires qui se soustraient à leur univers pour toutes sortes de raisons.

Ce que ces figures de l'entre-deux ont en commun, c'est la mobilité comme trait fondamental du rapport à l'espace, l'alliance de la marche et de l'écriture, du parcours et du rêve, un trajet qui s'oriente vers le dehors plutôt que vers l'espace du dedans, de la maison, du grenier, de la cave, du tiroir. En cela, elles se rapprochent d'une autre figure de l'entre-deux située elle aussi à la frontière du nomadisme et de l'errance, mais au niveau de la réflexion plutôt que de la fiction, la figure du nomade intellectuel.

Inspiré, du moins en partie, par les réflexions anthropologiques, sociologiques et philosophiques sur le nomadisme, Kenneth White déploie cette notion à travers ses essais, notamment dans *L'esprit nomade*. Le mouvement, considéré comme le principe premier de la pensée, gouverne également le rapport à l'espace en cela qu'il favorise l'interaction avec le paysage, l'adaptation à l'environnement plutôt que la maîtrise du territoire. C'est précisément ce va-et-vient entre le mouvement physique et le mouvement intellectuel qui crée le sens :

Le nomade qui est en chacun de nous comme une nostalgie, comme une potentialité, n'a pas la notion d'identité personnelle, la « conscience de soi » lui est étrangère. Ne disant ni « je pense », ni « je suis », il se met en mouvement et, en chemin, il fait mieux que « penser », au sens pondéreux du mot, il énonce, il articule un espace-temps aux focalisations multiples qui est comme une ébauche de monde. Le mouvement nomade ne suit pas une logique droite, avec un début, un milieu et une fin. Tout, ici, est

## PARCOURS NOMADE À L'ERRANCE: UNE FIGURE DE L'ENTRE-DEUX

milieu. Le nomade ne va pas quelque part, surtout en droite ligne, il évolue dans un espace et il revient souvent sur les mêmes pistes, les éclairant peut-être, s'il est nomade intellectuel, de nouvelles lumières.<sup>13</sup>

Être du mouvement, le nomade intellectuel s'engage dans un parcours qui allie découverte et répétition : découverte d'auteurs de toutes les époques, de textes de traditions différentes, de contrées, de paysages, de communautés, de cultures, autres, qui seront revisités, maintes et maintes fois. Pourquoi remettre les pieds là où on les a déjà mis afin d'ouvrir un espace propre aux déambulations de l'esprit ? Est-ce une manière de retrouver une harmonie secrète et oubliée avec la Terre que connaissaient les premiers humains ? Peut-être. Un immense besoin de liberté dans ce monde qui sombre dans l'immobilité ? Sûrement. Et puis il y a le besoin d'être en route, d'avancer, de répondre à l'appel de l'ailleurs. Parce que la réflexion a tendance à se prendre dans un mouvement spirorique, à revenir sur elle-même mais à un niveau chaque fois différent. Parce que l'écoute des palpitations secrètes de l'univers, de même que les étendues livresques, suscitent toujours de nouvelles lectures. Parce que nous avons chacun nos paysages d'élection —le rivage, la banquise, les îles, les montagnes, les déserts...—, des paysages qui exercent sur nous une fascination, une force d'attraction telle qu'elle nous pousse à rechercher les mêmes formes étonnantes un peu partout sur la planète et dans les livres, un peu plus loin, ailleurs.

Victor Segalen écrivait en 1906 : « Je suis né pour vagabonder, voir et sentir tout ce qu'il y a à voir et à sentir au monde<sup>14</sup> »; Isabelle Eberhardt, quelques années plus tôt affirmait quant à elle : « Je sens que je ne supporterai plus jamais la vie sédentaire et que l'attirance de l'ailleurs ensoleillé me hantera toujours<sup>15</sup> ». Ces « transfuges » ont ouvert la voie à ce que j'appellerai l'errance voyageuse, par opposition avec l'errance contrainte, imposée, vécue comme une brimade, une perte irrémédiable, une rupture inadmissible, un destin tragique; celle des peuples chassés de leur territoire, celle des individus expulsés hors d'une communauté.

---

<sup>13</sup> Kenneth White, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987, p. 12.

<sup>14</sup> Victor Segalen, lettre à Charles Guibier, du 28 février 1906, cité dans Gilles Manceron, *Segalen*, Paris, J.-C. Lattès, 1991, p.257.

<sup>15</sup> Isabelle Eberhardt, citée dans Ferny Besson «Écrivains du désert: Saint-Exupéry et Isabelle Eberhardt», *Revue générale belge*, septembre 1963, p.26.

## NOMADES, VOYAGEURS, EXPLORATEURS, DÉAMBULATEURS

L'errance voyageuse, l'être la recherche, il ne s'agit pas de fuir un lieu —du moins pas seulement—, il s'agit aussi de désirer l'ailleurs et de s'y rendre, de ne pas savoir ce que l'on cherche, mais de le chercher tout de même, de se laisser aller au plaisir du vagabondage, le long des routes et des chemins, en quête de paysages, attentif aux éclats de joie que la découverte de la terre peut susciter, de jouir du contact privilégié qui se noue avec certains lieux, désertiques, océaniques ou nordiques, vivifiés par le noroît, le vent du large ou le vent de sable, la respiration gênée par le manque d'oxygène alors que « le regard par-dessus le col » se réjouit du divers, le visage devenu rocher où se jettent les embruns, le pied qui glisse et désarçonne, un instant, la pensée du néant. Une errance voyageuse, parce que joyeuse, toute au plaisir de découvrir les « horizons splendides », heureuse de se sentir en route, de dessiner un parcours à l'aide de ses pas, un parcours qui mène toujours un peu plus loin, qui ramène aussi bien souvent sur les mêmes lieux, mais avec un regard différent, une distance qui multiplie les perspectives, entraînant les paysages tour à tour dans un tourbillon incessant.

## Bibliographie

- BESSON, Ferny, «Écrivains du désert: Saint-Exupéry et Isabelle Eberhardt», *Revue générale belge*, septembre 1963, p.3-27
- CHATWIN, Bruce, *The songlines*, New York, Penguin Books, 1988.
- CLAUDOT-HAWARD, Hélène, *Touaregs. Apprivoiser le désert*, Paris Gallimard, coll. «Découvertes», 2002.
- GAUDREAU, Jean-François, «Texte littéraire et nomadisme: le paradoxal récit de Bruce Chatwin», *Mémoire en Études littéraires*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2002.
- JAOUICH, Nicole, «L'immobilité sédentaire et le nomadisme des mots : étude de deux romans de Malika Mokeddem », Rachel Bouvet, Virginie Turcotte, Jean-François Gaudreau (dir. publ.), *Désert, nomadisme, altérité*, Montréal, UQAM, Département d'études littéraires, coll. « Cahiers Figura. Texte et imaginaire », n° 1, p. 51-65.
- HELM, Yolande, (dir. publ.), *Malika Mokeddem : envers et contre tout*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 2000.
- HELM, Yolande, « Malika Mokeddem : oralité, nomadisme, écriture et transgressions », *Présence francophone*, no 53, 1999, p. 59-72.
- JEAN, Georges, *L'écriture, mémoire des hommes*, Paris, Gallimard, coll.«Découvertes», 1987.
- MANCERON, Gilles, *Segalen*, Paris, J.-C. Lattès, 1991.
- MOKEDDEM, Malika, *Les hommes qui marchent*, Paris, Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 1997 [1990].
- \_\_\_\_\_, *Le siècle des sauterelles*, Paris, Ramsay, coll. « Le livre de poche », 1992.

NOMADES, VOYAGEURS, EXPLORATEURS, DÉAMBULATEURS

MOUSSA, Sarga, «Le nomadisme chez Potocki: des récits de voyage au *Manuscrit trouvé à Saragosse*», *Revue de littérature comparée*, n°3, 1998, p.331-353.

\_\_\_\_\_, «Le bédouin, le voyageur, le philosophe», *Dix-huitième siècle*, n°28, 1996, p.141-158.

URBAIN, Jean-Didier, «Entretiens avec Jean-Marie Porte», *Trek magazine*, no 4, sept-oct. 1999, p. 51.

WHITE, Kenneth, *Déambulations dans l'espace nomade*, Arles, Crestet Centre d'art/Actes sud, 1995.

\_\_\_\_\_, *L'esprit nomade*, Paris, Bernard Grasset, 1987.

ZUMTHOR, Paul, *La mesure du monde*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1993.